

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



A. F. LAURENT & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

NOUVELLES DE CANARD

Voyages très extraordinaires

DE

Saturin Farandoul

Dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne.

QUATRIEME PARTIE

ASIE

LA RECHERCHE DE L'ÉLÉPHANT BLANC

L'épisode le plus saisissant de cette course à travers les maisons de tout un quartier fut celui-ci : nos dix-huit amis venaient de passer comme à l'ordinaire au milieu des cuisines d'un grand restaurant ; après avoir traversé deux pièces vides, ils se jetèrent sur une cloison de carton, la fendirent à grands coups de sabre et tombèrent dans un cabinet particulier occupé par une dame de la plus haute société, aux pieds de laquelle roucoulait un jeune et aimable Japonais. Dans Farandoul, apparaissant le sabre nu, la dame crut reconnaître son mari, elle poussa un cri terrible et s'évanouit.

Les dix-huit guerriers, casqués et farouches, défilèrent devant le groupe épouvanté ; le compatissant Mandibul venant le dernier, s'arrêta pour jeter quelques gouttes d'eau à la figure de la dame, et ne rejoignit ses amis qu'après l'avoir vue revenue à elle.

Les soldats japonais lancés à la poursuite des marins s'étaient arrêtés à l'entrée de la première brèche, puis avec force excès pour les gens qu'ils dérangeaient, ils avaient pénétré aussi dans les maisons. Mais au lieu de marcher droit devant eux comme les fugitifs, ils avaient perdu beaucoup de temps en hésitations et en précautions. Au bout d'un quart d'heure, la trace était perdue, et les Japonais renouaient à la poursuite.

Nos amis avaient traversé tout un quartier de la ville pendant ce temps ils avaient gagné une rue dominant sur la campagne et s'étaient jetés à travers champs. Après trois heures de marche forcée sans rencontrer per-

ETUDE DE MOEURS EN 4 TABLEAUX

LES VOLEURS AU 19^{EM} SIÈCLE

IV



— Ne vous effrayez pas, ma petite dame : l'opération n'a rien de dangereux et ce ne sera pas long. Et puis... si vous faites des folies, vous allez nous déranger considérablement, et je ne réponds plus des pistolets de Gustav !

— soune, ils purent enfin se reposer sans crainte au milieu d'une épaisse forêt accidentée, montueuse et coupée de ravins dans lesquels il était facile de se tenir caché. En conséquence, après un petit souper fourré par le restaurant où ils avaient fait une si belle partie à deux amoureux, les braves maîtres se jetèrent sur les feuilles sèches et se livrèrent au sommeil.

— Eh bien ? demanda Mandibul en se dégoûdissant les bras et les jambes le lendemain à son réveil, que faisons-nous maintenant ? Voilà ce-

— Oui, la vraie difficulté est là. Pas de bateau et pas d'argent pour en fréter un ! Attendez cependant, et nous avons maintenant deux entreprises à mener à bonne fin ; enlever le trésor du temple des 33,333 génies et arracher la charmante Yamida du palais de cet affreux Kaïdo !

— Très bien ! mais comment quitter le Japon ensuite ? Une princesse et un éléphant blanc, cela ne se laisse pas d'être légère ment embarrassant.

sommes débarqués. — Eh bien, mon cher Mandibul, partez avec six hommes, retournez au bateau de fleurs, soyez persuadé, enlevez-le au besoin et revenez vite ! Pendant ce temps, nous allons combiner un plan pour nos deux entreprises.

Les marins connaissaient la route. Six lieux à peine les séparaient de la côte, ils eurent bientôt arpenté cette route sans mauvaise rencontre et retrouvèrent la barque qui les avait amenés. Tout alla bien. Le bateau de fleurs s'envoyait à Yokohama et accueillit avec empressement l'idée de retourner en Chine sous la direction de l'habile marin qui lui avait fait quitter son fleuve-Bleu.

Trois jours après, nos amis se trouvaient au lieu du rendez-vous. Farandoul avait bien employé son temps, il avait été reconnaître le temple des 33,333 génies, situé heureusement non loin de la mer, et bien déguisé s'était aventuré, en compagnie de l'interprète, dans la ville de Miko jusque sous les murs du palais de Kaïdo.

L'interprète avait pu recueillir quelques renseignements. Tous les soirs la princesse Yamida sortait en norimon et sans escorte pour prendre le frais dans les immenses jardins du palais. Il était facile d'entrer dans ces jardins et d'enlever le norimon et la princesse.

Farandoul fixa au soir même l'exécution de ses deux projets. Il se chargea de la plus délicate des deux missions, l'enlèvement de Yamida, et confia l'enlèvement de l'éléphant blanc à Mandibul, secondé par dix matelots. Les deux troupes se séparèrent immédiatement pour se retrouver à la nuit tombante sur le terrain de leurs opérations.

Mandibul et ses dix hommes avaient à gravir la montagne, qui porte à son sommet le temple des 33,333 génies ; ils devaient, quand la soirée serait assez avancée, faire un trou dans les murs d'enceinte, enfoncer quelques portes et partir à fond de train avec l'éléphant.

Farandoul et l'interprète suivis de cinq matelots, se dirigèrent sur la ville de Miko ; aux premiers rayons de la lune, ils escaladèrent une brèche du petit mur du parc et marchèrent de fourré en fourré vers le palais.

O bonheur ! devant la porte des appartements de la princesse station-

naît le norimon que Farandoul avait apporté la veille encore, promenant Yamida dans la ville. Les quatre porteurs se reposaient sur les marches du palais en attendant les ordres. Enfin quand le calme de la nuit fut descendu sur le parc et sur le palais, Yamida parut au premier étage et s'accouda rêveuse sur l'élégante balustrade. Le cœur de Farandoul battit. A qui pouvait-elle penser, si non au vaillant étranger qui pour elle avait bousculé le trône du prince Kaïdo et failli devenir le souverain de la province ? Après quelques minutes de rêverie à son balcon, Yamida dit quelques mots aux porteurs du norimon qui l'attendait et rentra dans ses appartements. Sans doute elle allait descendre. Les porteurs s'étaient levés et avaient rapproché le norimon de l'escalier du palais. Une femme frilousement enveloppée parut sur le perron et se glissa dans le norimon. Les robustes porteurs soulevèrent leur gracieux fardeau et partirent d'un pas cadencé dans la direction d'un petit lac, miroir fantastique dans lequel les arbres, bizarrement taillés, reflétaient, à la clarté de la lune, leurs branches contournées comme des arabesques fleuries. Farandoul et les marins se glissèrent à pas de loup derrière eux. Après avoir fait plusieurs fois le tour du lac, les porteurs allaient reprendre la route du palais, lorsque sept hommes armés de toutes pièces se jetèrent sur eux et leur mirent le sabre sur la gorge. — Pas un mot, pas un cri, ou vous êtes morts ! leur murmura l'interprète d'une voix sourde, suivez-nous avec la princesse ! — Mais... voulut dire un des porteurs. Deux cris aigus sortant du norimon l'interrompirent ; Farandoul courut à la portière du norimon pour rassurer Yamida, mais une exclamation de l'interprète l'arrêta soudain : — Alerte ! alerte ! une ronde de nuit qui vient !... En effet, à cinquante mètres à peine, une vingtaine de soldats accouraient, la lanterne d'une main, la pipo de l'autre. — En avant ! cria Farandoul en faisant signe aux porteurs de courir, à la brèche ! Et lui-même resta à l'arrière-garde avec Tournesol. La ronde gagnait du terrain. Cependant les marins parvinrent à faire franchir la brèche au norimon, puis la moitié de la troupe continua sa route avec lui, tandis que l'autre moitié restait sur la brèche pour en défendre le passage aux Japonais de la ronde. La position était bonne, les marins en profitèrent pour estocader pendant une bonne demi-heure ; enfin désespérant de franchir le mur, l'officier commandant la ronde envoya chercher du renfort au palais. Farandoul et ses marins sautèrent à terre et partirent au galop pour rattrapper le norimon. La route fut longue, les porteurs n'en pouvaient plus ; mais les Japonais accouraient à cinq cents mètres derrière la petite troupe, il ne fallait pas se laisser rattraper. On fit ainsi quelques lieues qui parurent d'une longueur mortelle à tout le monde ; Farandoul ne quitta pas l'arrière-garde, pour couvrir la retraite avec ses meilleurs lames. Enfin l'on approcha du petit port de pêche, lieu du rendez-vous général, où le bateau de flours était arrivé et où Mandibul, s'il avait réussi, avait amené l'éléphant blanc. Les communications éclatèrent à peu de distance firent trébucher Farandoul. C'était Mandibul qui, voyant ses amis serrés de près par les Japonais, accourait au-devant d'eux avec quelques hommes. — Eh bien ? lui cria Farandoul en pressant la marche. Réussite complète ! répondit Mandibul, l'éléphant blanc est à nous ! Enfoncés, les pirates ! j'avais

si peur d'arriver après eux comme les autres fois ! — Bravo ! Les millions du roi de Siam sont gagnés ! — Voyez, reprit Mandibul, en montrant à quelque distance dans les rochers les mâts pavés du bateau de flours, voyez ! nos hommes embarquent l'éléphant, vous avez la princesse, nous allons immédiatement couper les amarres et prendre le large ! Cependant les marins ayant achevé l'embarquement peu facile de l'éléphant blanc, accouraient pour faire face aux nombreux Japonais lancés à la poursuite des ravisseurs de Yamida. Le norimon parvenu aux rochers, avait été déposé sur la grève par les porteurs éreintés ; on venait d'amener une barque pour gagner le bateau de flours ancré à quelques mètres du rivage. Farandoul se précipita vers le norimon, ouvrit la portière et poussa un cri terrible. La Japonaise, dont l'enlèvement venait de lui coûter tant de peines, n'était pas Yamida ! C'était la gouvernante des dames d'honneur, dame éminemment respectable, que Farandoul avait enlevée ! Épouvantable catastrophe ! que faire ? que tenter ? Et les Japonais qui dans deux minutes allaient se jeter sur les marins ! — Embarquons tout de même ! cria Farandoul, laissant la pauvre gouvernante des dames d'honneur à moitié évanouie dans son norimon, sauvons l'éléphant blanc au moins. (A continuer.)

Le Canard
MONTREAL, 9 FEV. 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 20 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATRAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 20 Rue St. Gabriel.
Boîte 325.

Voyez l'annonce de nos primes sur la dernière page du Canard.

CAUSERIE

Conformément à ce que je vous ai dit samedi dernier, je vais aujourd'hui, chers lecteurs, vous faire voir quelques unes des conséquences les plus funestes de l'excès des boissons alcooliques.

En premier lieu vient l'aliénation mentale. Dans les établissements d'aliénés on constate qu'un dixième est atteint d'aliénation par suite de l'abus des boissons spiritueuses, et le chiffre des hommes aliénés par cette cause, est, d'après les statistiques, quatre fois plus élevé que celui des femmes. Sur 200 fous admis à l'asile de Beauport, on compte dix-neuf malades par suite d'excès de boissons.

A côté de l'aliénation mentale se place le *delirium tremens* ou délire nerveux des ivrognes. Ce délire a cela de particulier qu'il n'empêche pas les individus qui en sont atteints de reconnaître les personnes avec lesquelles ils ont un commerce habituel ; il leur laisse aussi en général la faculté de répondre juste aux questions qu'on leur adresse. Il se manifeste surtout par un babil inarticulé, gai et tendre chez quelques uns, furieux chez d'autres. Le malade est obsédé parfois des idées les plus bizarres ; il se croit entouré d'assassins ; il les voit, il les entend, il s'efforce en vains efforts pour lui échapper ; d'autres ne voient partout

que des serpents qui fixent sur eux leurs yeux menaçants, leur chambre en est remplie, leurs habits en sont pleins et ils ne sont à l'aise que lorsqu'ils se sont dépouillés de tout vêtement : on finit les muscles de la poitrine, des bras, quelquefois ceux du corps entier, éprouvent des secousses rapides, une sorte de tremblement qui a fait donner à cette maladie le nom qu'elle porte. Ce délire qui saisi quelquefois tout-à-coup les ivrognes, est le plus souvent aigu et passager ; mais d'autres fois il se prolonge sans qu'on puisse l'arrêter et conduit à une véritable aliénation mentale.

L'apoplexie, les maladies du cœur, la consommation pulmonaire, les affections de l'estomac et du foie, l'affaiblissement de la vue, de l'ouïe, et sont les fréquents effets de l'abus des boissons spiritueuses. Je ne saurais insister sur toutes ces maladies sans entrer dans le domaine de la médecine.

Mais il est un phénomène terrible dans la production duquel les liqueurs alcooliques paraissent jouer le principal rôle, et qui à lui seul est bien propre à frapper d'effroi le buveur le plus intrépide ; c'est celui que l'on connaît sous le nom de *combustion humaine spontanée*.

Voici un des exemples les plus authentiques de cette combustion, tel que je le trouve dans un journal scientifique publié en France : — Madame de B... âgée de quatre-vingts ans, excessivement maigre, et qui n'avait bu pendant plusieurs années d'autre boisson que de l'eau-de-vie, était assise dans son fauteuil près du feu. La femme de chambre l'ayant quittée un instant, la voit à son retour tout en feu ; elle appelle au secours ; on vient, quelqu'un tâche d'éteindre les flammes avec la main ; mais le feu s'y attache comme si elle eût été trempée dans de l'eau-de-vie ou de l'huile enflammée. L'eau jetée en abondance sur la femme, ne peut arrêter la combustion, le feu n'en devient que plus actif, et ne s'éteint enfin qu'après que toute la chair est consumée ; le squelette entièrement noir resta entier dans le fauteuil qui n'était que légèrement roussi ; une jambe seulement et les deux mains se détachèrent du reste des os.

Quand on songe à la difficulté avec laquelle le corps humain est réduit en cendres, on est forcé d'admettre, même en supposant dans le cas que nous venons de rapporter que le feu ait été communiqué par le foyer, qu'il fallait des conditions particulières du corps lui-même pour qu'il ait été ainsi brûlé presque en totalité. C'est une chose très remarquable aussi que de voir le fauteuil sur lequel cette dame était assise légèrement atteint. Une circonstance du même genre s'est presque toujours présentée dans tous les cas de combustion spontanée que l'on a recueillis. L'incendie s'est presque toujours borné au corps de la victime ; les matières les plus combustibles ont été épargnées. La combustion a été rapide et s'est effectuée sans qu'on pût difficilement la combattre ; elle a donné lieu à une flamme légère, mobile, bleuâtre, attaquant difficilement comme je viens de le dire, les objets environnants. Le corps entier, à quelques os près, a été le plus souvent consumé par l'incendie. Cependant on possède des exemples de combustion partielle d'un doigt, d'une main, par exemple, combustion accompagnée des plus horribles douleurs, et résistante à tous les moyens tentés pour l'arrêter.

Sur dix neuf cas bien avérés que l'on trouve dans les auteurs, nous en seize on a constaté chez les individus qui les ont présentés, un abus extrême des liqueurs fortes ; dans les trois autres, on n'a pu rien savoir. On peut donc établir que cette cause est générale.

Le nom de *combustion spontanée* semblerait indiquer que l'incendie s'est déclaré spontanément sans l'appui

d'aucun corps en ignition ; il n'en est point ainsi. On n'a pas encore constaté d'une manière bien positive un seul cas dans lequel la combustion n'a pas été déterminée par un autre corps en combustion, mais jamais il n'a existé de rapport entre le foyer de la combustion et l'intensité de la brûlure.

Comment se rendre compte de la combustion spontanée ? Doit-on admettre l'hypothèse d'une imprégnation générale de l'alcool dans les tissus vivants ? Mais jusqu'à présent on n'a jamais retrouvé l'alcool en substance dans nos organes. L'électrolyse jous-t-elle un rôle dans la production de cet étrange accident ? On est tenté de le croire ; mais on ne peut s'appuyer encore sur des faits. Quoiqu'il en soit, la réalité de la combustion spontanée ne peut être mise en doute, et c'est chez des individus adonnés aux liqueurs fortes qu'on l'a toujours rencontrée.

Il vient de se passer aux États-Unis un fait bien drôle, bien amusant et qui prouve une fois de plus que l'imagination est un agent puissant surtout chez les femmes.

Il existe dans une petite ville située près de New-York une vieille chapelle où se réunissent chaque dimanche les méthodistes allemands de l'endroit. On ne voit aucun tapis dans cette église et les murs sont aussi nus que les planchers ; aucun système de chauffage n'y est installé et l'hiver on se réchauffe, comme l'on peut. Les unes se servent de chauffettes, les autres placent sous leurs pieds de grands bassins remplis d'eau chaude. Enfin, cet hiver, les plus audacieux croyant qu'on peut faire sa religion tout aussi bien dans une église chauffée, proposèrent d'acheter un poêle et du charbon. Ce fut tout un événement et la congrégation se partagea immédiatement en deux factions opposées, la faction des *poëteux*, et celle des *anti-poëteux*.

Malgré les dames qui voulaient absolument s'en tenir à leur chauffage et à leurs bassins d'eau bouillante les poëteux remportèrent la victoire. Le poêle fut acheté, porté triomphalement à l'église et installé sur une estrade dans la grande nef.

Le dimanche suivant, pendant le service du matin, un événement terrible vint jeter la consternation dans l'église. Deux vieilles filles suffoquées sans doute par la chaleur venaient de s'évanouir. On s'empressa de les transporter au dehors, et ce n'est qu'en les frottant vigoureusement avec de la neige qu'on réussit à les faire revenir à elles. — Pour l'amour de Dieu, dit alors une jeune femme, fermez la porte du poêle, ou nous allons tous avoir le même sort !

— Vous avez parfaitement raison, ma chère répondit une grande rousse, il fait ici une chaleur suffocante !

— Suffocante n'est pas le mot, fit une autre, nous allons rôtir ni plus ni moins.

Et toutes les dames de soupirer à qui mieux.

— Mais vous vous exagérez la situation, mes dames, répondit en souriant le chef des *poëteux* : il ne fait pas aussi chaud que cela, et vous avez tort de parler comme vous le faites !

— C'est de la barbarie, répartit la grande rousse, c'est une conspiration, on veut nous faire périr. Arthur, si vous n'allez pas immédiatement fermer la porte de cet affreux poêle, et empêcher de chauffer, je déclare que vous êtes un misérable et je vous reprends mon cœur.

A cette menace, Arthur n'y tint plus ; d'un bond, il fut sur l'estrade et se cachant la figure de ses mains pour se garantir de la chaleur, il s'approcha du poêle pour en fermer la porte, mais se retournant aussitôt il laissa tomber ces mots qui produisirent l'effet d'une bombe chargée de dynamite : — Mes dames, je suis horriblement vexé, mais il n'y a pas de feu sous le poêle !

* * *

Mot de la fin.

— Un brave cultivateur qui n'a certainement pas inventé la poudre est dans la boîte des témoins à la Cour de Circuit.

— Prenez le li vre de la main droite, lui dit le juge.

— Oh ! comme vous voudrez, monsieur le juge, de la droite ou de la gauche, c'est absolument la même chose pour moi, et ça coûte pas plus cher.

— Bien, jurez, maintenant que...

— Pour ça, non par exemple, nôtre curé nous le défend.

— Jurez, vous dis-je, que.....

— Ah dame ! si ça vous fait tant plaisir. Allons-y : Sacré mille tonnerres !

Un draveur de profession disait à une femme dont la loquacité l'ennuyait :

— On devrait faire les semelles avec des langues de femme.

— Pourquoi ? reprend aussitôt celle-ci.

— Parce qu'elles ne s'useraient jamais, répond l'ivrogne.

— En ce cas, dit-elle, il faudrait prendre votre gosier pour faire des empeignes.

— Et comment cela ? répliqua-t-il.

La femme repartit :
Parce qu'elles ne prendraient jamais l'eau.

La petite Adrienne est excessivement curieuse. L'autre soir sa mère causait avec une amie, et au milieu de la conversation, l'enfant saisit ces mots qui la frappèrent : " Nous sommes des anciens, nous autres." Le lendemain, Adrienne après avoir longtemps réfléchi s'adressa à sa mère : Dis-donc, maman, tu disais hier soir que vous étiez des anciens vous autres, tu dois alors avoir connu Noé ; était-ce bien effrayant le déluge ?

Deux fillettes causent aux Tuileries.

— Oh ! moi quand je serai grande je veux épouser un curé.

— Pourquoi faire ?

— Pour avoir des enfants de chœur.

— Guibollard se promène au bras d'un de ses amis.

En passant sur les boulevards, il croit connaître un ancien camarade.

— Tiens, Barnabé ! dit-il à celui qui l'accompagnait.

— Impossible ! Il est mort depuis quinze jours.

— Tu as raison, si c'était lui, il serait en deuil.

Un des artistes les plus aimés du Palais Royal se trouvait dans une petite ville où se donnait le soir un concert au profit des pauvres. On le pria d'y apporter son concours. Il y consentit. A la vue de son nom sur l'affiche, la foule accourut et l'on fit une recette monstrueuse.

Le lendemain, le maire invita le comédien à sa table, et voulut le récompenser. Il ne trouva rien de mieux que de faire préparer un œuf dans lequel était renfermé dix louis. Tous les convives, dans le secret, regardaient soucieusement l'œuf : manger son œuf ?

— En bien ! monsieur, dit le maître de la maison, vous ne finissez donc pas votre œuf ?

— Non, madame, dans les œufs, je ne touche jamais au jaune !..

— Vous le jetez, alors ?

— Non pas, je le laisse pour les pauvres !..

Abonnez vous à l'ALBUM MUSICAL. 192 pages de musique choisie pour TROIS PIASTRES.

Le comble du sang-froid chez un amputé.

On vient de lui couper la jambe droite; il n'a pas sourcillé.

—Bien joué!... dit-il au chirurgien. A présent voulez-vous me rendre un petit service?

—Très-volontiers. Qu'est-ce? Les ongles de mon pied gauche sont bien longs. Pendant que vous y êtes, faites-moi donc l'amitié de me les couper.

Deux bonnes paysannes de Baric d'abord dans le *Journal amusant*.

—Je vous souhaite une bonne année, une bonne santé, et que l'bon Dieu vous conserve la vie jusqu'à la fin d'vos jours.

—J'entends bin!
Scène de ménage: Madame avec aigreur:
—Mon Dieu, si tu es gêné pour me donner mes étrennes, eh bien, j'attendrai, mon petit homme...
—Toa petit Tom?... Encore une façon de me dire que je suis chien!

La Consommation Guérie.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses: après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. No. 149, 149 Power's Block, Rochester, N. Y.

—Savez-vous comment B.....explique la répugnance que l'Église catholique a toujours éprouvée pour les gouvernements républicains?

O'est très clair, comme vous allez voir:

—La France, dit-il, est fille aînée de l'Église. Or, présentement, la France ayant épousé la République, l'Église se trouve être la belle mère du gouvernement républicain! Tout s'explique.

Au restaurant.

Deux villageois sont venus à Paris pour une affaire d'intérêt qui a bien tourné. Aussi, le soir, vont-ils s'attabler chez un grand restaurateur. Après le dîner, le garçon leur apporte à chacun un cure-dents sur une assiette.

Le premier regarde son cure-dents-puis prend sa fourchette et s'efforce de le couper.

Mais le second villageois a regardé autour de lui comment font "les autres": il se penche vers son ami et lui dit tout bas:

—Ça ne se mange pas!...ça se suce seulement!

Dans un restaurant. Un Anglais attablé demande l'addition. On lui apporte la "douloureuse" qui commence ainsi: "Ouvert, fr. 1.25."

—Aoh! fait l'insulaire, ce n'est pas cher du tout.

Et gravement il fourre l'argouterie dans sa poche.



ÉPISEDE CARNAVALESQUE

Tailleur. —Allo... Trudel, nous sommes en carnaval, oublie tes rancunes et viens glisser avec moi.
Trudel. —Pas d'affaire! C'est pas assez costor pour ça. Et puis d'un autre côté, j'ai des scrupules... le carnaval... vois-tu... ça doit être défendu et je ne veux pas m'en mêler.

Déri déra.

Musical notation for the first line of the song.

Pour fê-ter les clubs de ra-quet-tes Qui nous ar-ri-vent d'Ot-ta-wa,

Musical notation for the second line of the song.

Il faut, à la bon-ne fran-quet-te Chan-ter le re-frain que voi-là: Dé-ri dé-

Musical notation for the third line of the song.

ra-la la dé-ri dé-ra la la dé-ri dé-ra la la dé-ri dé-ra la la.

Pour fêter les clubs de raquette
Qui nous arrivent d'Ottawa,
Il faut à la bonne franquette
Chanter le refrain que voilà.
Déri déra etc.

Pour fair' plaisir à Jean Batisse
Pour épater les p'tits garçons,
On illumin'ra la bâtisse
Qu'on a fait avec des glaçons,
Déri déra etc.

Chacun veut voir le palais d'glace
Et prendre part au festival,
On est si nombreux qu'gna pas d'place.
Pour voir ousqu'est le carnaval.
Déri déra etc.

Pour v'nir admirer l'édifice
Nos chers députés fédéraux,
On fait l'immense sacrifice
De suspendre un peu leurs travaux,
Déri déra, etc.

Certain gommeux coiffé d'un' tuque
En homme a voulu s'déguiser.
Un belle pour peu qu'ell' le r'louque,
Ne manqu' pas de s'désabuser.
Déri déra etc.

Le marquis et la marquise
Vont venir voir qu'à Montréal
On sait faire d'une banquise
Un chef-d'oeuvre architectural.
Déri, déra, etc.

On transforme bien des couvertes
En blancs capots à capuchon,
Ça dégarnit les lits mais certes,
Ça vous donne un air follichon.
Déri déra etc.

Un gouverneur, la chose est sûre,
Est un protecteur né de l'art,
Quand il n'fait pas d'architecture,
Il pass' son temps à fair' du lard.
Déri déra, etc.

On va vendre des tobogganes
Des train's sauvag's et cotéras,
Les marchands vont faire des barganes
Et c'est c'qui les déridéra.
Déri déra etc.

Oscar d'Alphonse Karr lit l'ouvrage,
Et s'carre en voyant l'arnaval.
Karr le retient sur nos rivages,
Car Karr n'est pas un Karr naval.
Déri déra, etc.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET DE MODES

Rédigé par les meilleurs écrivains des deux sexes du pays.

M. E. DANSEREAU GERANT.

Bureaux 379 rue Notre-Dame.

THIS PAPER... NEW YORK

Voyez l'annonce de nos primes sur notre quatrième page

MONTREAL DIME MUSEUM

MECHANIC'S HALL.

HAZLIE & Co. Propriétaires.
GEO. HAZLIE Gérant
LARRY HOWARD Directeur

DEUX REPRÉSENTATIONS PAR JOUR

APRÈS MIDI, 2.30. SOIR 8

PROGRAMME

De la semaine commençant le 11 Février 1884

ALMA.—La plus grande gymnaste du monde.

JOHN BYRNE et MISS CARRIE WARDE.—La grande chanteuse.

JOHN VAN BRUNT.—Le danseur américain.

M. et MAD. JENY COLLEN.—Dans la pièce irlandaise Jarney's Woonie.

MISS NELLIE ROBERTS.—La chanteuse série-comique.

DELMANNING BROS.—Les gommeux nègres.

Les enfants artistes — WEBER et FIELDS.

Les sœurs Howard
Chanteuses série comique.

Les favoris

LARRY HOWARD

ET

Harry Broodgett

ADMISSION 10c.

Perte et Gain

CHAPITRE II

Malden, Mass. 1er février 1880. Messieurs — Je souffrais d'attaques d'affreux maux de tête.

La névralgie, la maladie des femmes m'ont assailli pendant des années de la manière la plus terrible et la plus cruelle.

Aucune médecine et aucun docteur n'ont pu me soulager ou me guérir jusqu'à ce que je prisse les Amers de Houblon.

"La première bouteille

M'a presque guérie."

La seconde m'a rendu aussi bien et aussi forte que j'étais quand j'étais jeune.

"Et j'ai toujours été ainsi jusqu'à aujourd'hui."

Mon mari était malade depuis 20 ans, souffrant d'une maladie sérieuse du

"Foie des rognons et des organes urinaires que les meilleurs médecins de

"Boston déclaraient

"Incurable."

Sept bouteilles de vos Amers de l'ont guéri et je sais que

"Plusieurs de mes voisins"

Doivent la vie à vos amers.

Et beaucoup d'autres encore s'en servent avec les meilleurs résultats possibles."

"Ils font presque toujours

"Des miracles"

Maiame G. D. Slack.

RICHELIEU

RESTAURANT

164 Rue Notre-Dame

Vis-à-vis le Palais de Justice

—MONTREAL—

Ouvert de 7 a. m. 12 p. m.

SPECIALITES: Soups aux Huîtres, huîtres à la Maître d'hôtel, côtelettes de mouton, côtelettes de veau Steaks, etc., etc. dans les premiers goûts et à quelques minutes d'avis.

Vins, liqueurs, et cigares de premier choix.

LOUIS MEUNIER,

PROPRIÉTAIRE

GERNAEY & HAMELIN

Libraires Editeurs

267 rue Notre-Dame

Montreal.

PRIMES PRIMES

Le CANARD offrira à ses nombreux lecteurs, avec le premier numéro du mois de mars,

DIX-SEPT PRIMES

d'un genre entièrement nouveau.

Il est parfaitement inutile de dire que tous les abonnés qui n'ont pas payé leur abonnement n'auront aucun droit à ces primes.

Ce numéro devant être tiré à

VINGT MILLE EXEMPLAIRES,

les annonceurs feront bien d'en prendre note.

Pour plus de détails voir le numéro du Canard de la semaine prochaine.

A. Filiatreault & Cie,

Boîte 325.

25 Rue Saint Gabriel.

ALBUM MUSICAL

—Recueil de—

MUSIQUE ET LITTÉRATURE MUSICALE

PARAISANT TOUS LES MOIS

SOMMAIRE DU NUMERO DE JANVIER

MUSIQUE

SERENADE.....	SCHUBERT
ADDIO VEL PASSATO.....	VERDI
FANTAISIE MIGNONNE (PIANO 3 PAGES).....	WEBER
BERCEUSE (CHANT).....	E. PESSARD

SOMMAIRE DU NUMERO DE FEVRIER

LA MASCOTTE (DUO).....	AUDRAN
ROMANCE (POUR PIANO).....	* * *
AGNUS DEI.....	GOUNOD
HYMNES A LA NUIT.....	GOUNOD

Chaque numero contient 16 pages de Musique

ENVOYEZ 25 Cts pour UN NUMERO ECHANTILLON

A. FILIATREULT ET CIE

BOITE 326

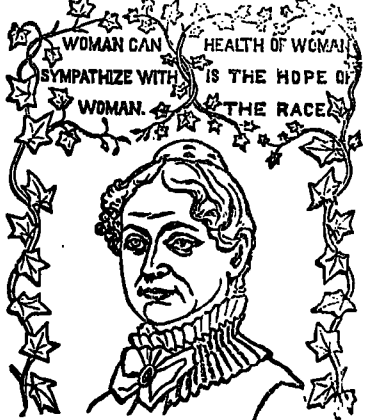
NO. 25, RUE ST GABRIEL-MONTREAL



THE GREAT GERMAN REMEDY.

RHEUMATISM,
Neuralgia, Sciatica, Lumbago, Backache, Soreness of the Chest, Gout, Quinsy, Sore Throat, Swellings and Sprains, Burns and Scalds, General Bodily Pains,
Tooth, Ear and Headache, Frosted Feet and Ears, and all other Pains and Aches.

No Preparation on earth can do so much good as a safe, sure, simple and cheap external Remedy. A trial entails but the comparatively trifling outlay of 25 Cents, and a very comfortable relief can have cheap and positive proof of its claims.
 Directions in Eleven Languages.
SOLD BY ALL DRUGGISTS AND DEALERS IN MEDICINE.
A. VOGEL & CO.,
Baltimore, Md., U.S.A.



WOMAN CAN HEALTH OF WOMAN
 SYMPATHIZE WITH IS THE HOPE OF
 WOMAN. THE RACE

Agent for Health
Lydia E. Pinkham

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.
 Guérison certaine pour toutes les faiblesses de la femme, y compris l'enrouement, Menstruation irrégulière et douloureuse, Inflammation et Ulcération de la matrice, Epanchements, Prolapsus utéri, etc.
 Agréable au goût, efficace et immédiat dans ses effets. Il est d'un grand secours pendant la grossesse, soulage les douleurs du travail et aux périodes régulières.
 Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.
 Pour toutes faiblesses générales, il ne le cède à aucun remède connu et pour toutes maladies des reins il est "le plus grand remède du monde."
 Les maladies des reins chez l'un et l'autre sexe sont grandement soulagées par son usage.
 Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham extirpera tous vestiges des humeurs du sang, et donnera en même temps de la force au système. Ses résultats sont aussi merveilleux que ceux du Composé.
 Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 23 et 235 West-ern Avenue, Lynn, Mass. Prix de chaque \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la maille sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mde Pinkham répond volontiers à toutes lettres d'informations. Envoyez un timbre de 3cts pour un pamphlet. Nommez LE MARI.
 Les PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM guérissent le catarrhe, la Constipation bilieuse et Empoisonnement du foie. 25 cents la boîte.
 En vente dans toutes les pharmacies.

PATENTS
 MUNN & CO. Patent Attorneys, 35 Broadway, New York, N.Y.
 Agents for the sale of the Patent rights in the United States, Canada, England, France, Germany, Spain, Italy, Portugal, Belgium, Holland, Denmark, Sweden, Norway, and Russia.
 Patents obtained in all the principal countries of the world.
 In the SCIENTIFIC AMERICAN, the largest, best, and most widely circulated newspaper, published weekly. Special notices and interesting information. Specimens of the Scientific American sent free. Address MUNN & CO., Patent Attorneys, 35 Broadway, New York, N.Y.

COUACS

Dans une soirée intime, cinquante invités au plus :
 Un monsieur, qu'on a présenté le soir comme revenant... de pays lointains, mettons du Congo, à une dame assise près de lui :
 —Quelle est donc cette jeune personne si laide, accoudée à la cheminée ?
 —La dame, offusquée—C'est ma fille, monsieur.
 —Pardoo, je voulais dire celle qui est assise dans le fauteuil.
 La dame.—C'est mon autre fille.
 Le monsieur, désespéré. J'aurais dû m'en douter.
 Et il s'enquive.

Un monsieur avait oublié sa canne dans un bal. Il revient la chercher le lendemain, et elle lui fut remise par un garçon de l'établissement.
 Le propriétaire de la canne tira un louis de sa poche et le donna au garçon. Celui-ci, stupéfait de sa générosité ?
 —Comment l'dit-il, vous me donnez un louis pour un mauvais jone qui ne vaut pas deux francs.
 —Pour moi, il est d'un prix incalculable. Il s'y rattache des souvenirs bien chers. C'est avec ce jone que je battais ma femme.

Deux méridionaux se plaignent du vent :
 —Sacrédiennne, depuis Toulouse, je n'en ai vu de pareil ! Oh ! à Toulouse, mon bon ! pas moyen de garder son chapeau sur la tête !...
 —Et à Marseille donc !
 —C'est plus fort que ça ?
 —Pouh !... pas moyen de garder ses cheveux !... Tiens, regarde ! c'est depuis une tempête que je suis chauve, bagasse !

Ce qui est bon pour les uns ne l'est pas pour les autres. Ainsi, si je vous demande :
 —Qu'est-ce que vous désirez le plus ?
 Tous vous allez répondre :
 —C'est de n'avoir pas de belle-mère !
 D'accord, mais si je fais la même question à un marin, il me répondra lui, au contraire ;
 C'est d'avoir une belle mer !
 Vous voyez bien !
 Il est vrai que, pour un marin, belle mer est synonyme de calme, tandis que pour nous.....

O fécondité du sol provençal !
 Ainsi, chez nous, disait un habitant de la Crau, rien que du sable et des cailloux !
 Eh ben ?
 Eh ben, semez y des boutons de bretelles, et vous y récolterez des pantalons tout faits !

Les Gascons et les Basques sont toujours rivaux.
 Deux d'entr'e eux se rencontrent dernièrement à Paris, ils parlent de l'avenir et le Basque se flatte de parvenir plus vite que le Gascon à une position plus élevée, en lui disant :
 —Tu connais le proverbe de notre pays : Il faut sept Gascons pour faire un Basque
 —Eh ! mon bon, réplique le Gascon, lui quelle différence, il faut déjà deux basques ri n que pour faire l'habit d'un Gascon.

Gaibillard se promène au bras d'un de ses amis.
 En passant sur les boulevards, il croit connaître un ancien camarade.
 —Tiens, Barnabé : dit-il à celui qui l'accompagnait.
 —Impossible ! Il est mort depuis quinze jours.
 —Tu as raison, si c'était lui, il serait en deuil.